



□ DÉFINITION

Vue aérienne de la ville de Grenoble - © Sébastien Gominet - IRMa

L'ANTHROPOCÈNE, NOTRE ÉPOQUE

Michel Lussault, directeur de l'École Urbaine de Lyon. Géographe, professeur à l'université de Lyon (ENS Lyon), membre du laboratoire de recherche Environnement, villes, sociétés et du Labex IMU (laboratoire d'excellence Intelligence des mondes urbains) de l'université de Lyon.

L'urbanisation généralisée du Monde a chamboulé tous les territoires et toutes les sociétés. On peut même estimer que les nécessités liées au développement urbain sont des vecteurs essentiels du changement global. L'habitation urbaine de la planète, si elle a apporté de nombreux acquis sociaux, culturels, économiques, génère également le forçage des systèmes bio-physiques. Face à ce constat, il ne s'agit pas d'en appeler à une impossible désurbanisation, mais plutôt comprendre comment réinventer des manières de vivre qui permettraient d'échapper à un dérèglement du climat et des écosystèmes qui provoquerait une crise majeure de l'habitabilité de la Terre.

L'urbanisation généralisée, enclenchée dans sa phase la plus active après 1950, avec une accélération depuis 1990 et sans doute une nouvelle poussée post 2008, constitue la principale force instituante du Monde contemporain,

elle est tout à la fois mondialisée et mondialisante. Bien au-delà de la seule statistique, qui a vu plus de la moitié de la population de la terre devenir urbaine au début du XXI^e siècle, au-delà même des évolutions matérielles des paysages, l'urbanisation consiste surtout en un remplacement des modes d'organisation des sociétés et des formes de vie qui furent jadis dominants par de nouveaux modes et formes de vie : ceux de l'urbain globalisé, au sein duquel l'économie est nouvelle, les structures sociales et culturelles connaissent des mutations profondes, les temporalités, les espaces et les spatialités sont bouleversés, un environnement bio-physique spécifique est créé. En quelques générations, Homo sapiens est bel et bien devenu Homo urbanus. Le terrien d'aujourd'hui, qu'il demeure « en ville » ou « à la campagne », habite la planète en urbain.

Ainsi, un Monde s'est installé via l'urbanisation, un système d'une très grande complexité cumulative

qui déploie géographiquement et relie des réalités hétérogènes qui appartiennent aux champs individuel, social, biologique, physique. Nous avons construit une réalité géo-historique où tout est interagissant, où plus aucun phénomène n'est indépendant des myriades de phénomènes qu'il active en retour dès qu'il se manifeste. Cette « systématique » s'est considérablement accrue depuis vingt ans, en raison même de ce que la phase la plus récente du capitalisme mondialisé a promu — la métropolisation. Le « succès » épidémique du SARS-Cov-2 démontre ce renforcement de la systématité des relations entre les composants du Monde urbanisé. Si, aujourd'hui, le coronavirus provoque un collapsus planétaire, ce n'est pas parce qu'il est plus dangereux que les autres (depuis que l'humanité existe, elle a rencontré bien des virus plus meurtriers que le SARS-CoV-2), mais c'est parce qu'il exprime à quel point le Monde est devenu un buissonnement de liens d'interdépendances. Dès que

quelque chose advient quelque part, cela déclenche des réactions partout où des tensions sont activées par cette advenue et les effets peuvent être sans commune mesure avec l'impulsion initiale — ce que nous venons de subir.

La pandémie vient alors nourrir une idée inquiétante : alors qu'un Monde urbanisé, mobile et connecté s'est imposé comme un nouveau standard en matière d'habitation humaine de la Terre, les formes de vie sociale globales que nous avons instaurées semblent ne plus être vraiment sous contrôle. La crainte d'une sorte d'emballement nous saisit : comme si la force même de la mondialisation devenait la principale menace que les humains auraient désormais à affronter, une force qui pourrait aller jusqu'à sinon détruire notre planète, du moins altérer radicalement notre capacité à y habiter. Bref au moment même où le Monde s'impose comme nouvel espace social d'échelle planétaire, fabriqué par l'urbanisation, la reconnaissance de sa vulnérabilité s'impose.

Celle-ci procède largement des caractéristiques mêmes de cette mondialisation, et notamment de ses aspects émissif et extractif. Émissif, car les activités et fonctions urbaines émettent directement ou indirectement des gaz à effets de serre, des polluants, des déchets (plastiques notamment) en surabondance qui ne comptent pas peu dans les dérèglements environnementaux et la dégradation des conditions d'habitation. Extractif, car les activités et fonctions urbaines exigent, pour être réalisées pleinement, de considérer la moindre réalité bio-physique (un sol, un minéral, une espèce animale, un

micro-organisme, une forêt, l'eau, etc) comme un gisement d'où une ressource peut et doit être tirée jusqu'à épuisement. L'urbanisation constitue un système extractiviste généralisé. Tout est exploitable, sans prise en compte réelle des impacts.

Tout cela explique pourquoi l'urbanisation est sans doute le vecteur majeur du changement global dont nous savons à quel point il affecte les fonctionnements bio-physiques de la planète et par suite, travaille le Monde en profondeur, (re) configure la mondialité à toutes les échelles et dérange désormais bien des certitudes et des habitudes. Nous découvrons ainsi que nous sommes d'ores et déjà entrés de plain-pied dans la période anthropocène. Alors que l'idée de crise environnementale, à laquelle d'aucuns s'accrochent encore, renvoie à l'idée classique que les sociétés auraient simplement à gérer un incident de parcours momentané, pour lequel on trouvera nécessairement les parades, le terme anthropocène dénote l'existence d'une bifurcation, dont nous éprouvons les premières manifestations.

L'anthropocène, défini comme une nouvelle « époque » moins géologique qu'historique, procède on le sait de l'influence directe et prééminente des activités humaines sur le système bio-physique planétaire. Or, désormais, nombre de chercheurs penchent pour identifier ce qu'on nomme une « grande accélération » post 1945 des phénomènes de Global Change, qui serait la signature de l'entrée dans l'anthropocène. C'est-à-dire une période synchrone de l'ouverture de la phase contemporaine de l'urbanisation massive. Risquons

l'hypothèse suivante : nous connaissons bel et bien et aurons de plus en plus à connaître un changement global qui résulterait des effets massifs de l'urbanisation sur le système biophysique planétaire et caractérisé en particulier :

- ❶ par le réchauffement climatique et ses multiples effets ;
- ❷ par l'épuisement des ressources non renouvelables et même renouvelables ;
- ❸ par une réduction rapide de la biodiversité à l'échelle terrestre ;
- ❹ par une modification inédite des métabolismes de grands systèmes biotiques et abiotiques (sols, océans, eaux) en raison à la fois des trois premières évolutions et des impacts des activités humaines en termes de polluants et de diffusion de molécules chimiques de synthèse.

Deux forces systématiques, l'urbanisation et le changement global tout à la fois s'apparient, se nourrissent mutuellement, se confortent et se contredisent : c'est donc cela qui caractérise au mieux l'anthropocène dans sa spécificité. La pandémie, causée par un virus dont l'apparition témoigne du bouleversement des écosystèmes urbanisés et dont la diffusion a été autorisée par la configuration actuelle du système Monde, est venue mettre en exergue que le double processus de mondialisation urbaine et de changement global est parvenu à un moment critique qui ouvre la possibilité d'une remise en question de l'habitabilité de la planète.

